

TOUT LE MONDE SAIT QUE LA ROUTE EST LONGUE

Stéphanie Durand

*« Oser, c'est perdre pied momentanément.
Ne pas oser, c'est se perdre soi-même. »*

Kierkegaard

Prologue

Haletante, Sophia assistait impuissante à la scène. Elle avait tant de fois ressenti cette émotion dans ces lieux que les souvenirs de son enfance lui revinrent en flashes désagréables.

Elle se revit fragile, assise sur ces sièges inconfortables qui lui créaient des impatiences dans les jambes. Immobile pendant des heures, faisant mine d'être concentrée sur le discours prononcé, angoissée de devoir prendre la parole devant l'assemblée. Impuissante. Sa vie se déroulait devant elle comme si elle avait revêtu le costume d'une autre.

De retour dans l'Église, Sophia eut la désagréable sensation d'être retombée en enfance. Elle était plantée dans le sol, incapable de faire appel à sa lucidité pour agir. Pourtant, il le fallait. Elle devait intervenir.

William était en très mauvaise posture, à bout de souffle. Son assaillant l'avait bloqué contre le pupitre en bois qui trônait sur l'estrade et tentait de l'étrangler avec le fil du micro. Les deux hommes étaient grands, forts et sportifs. William aurait dû avoir l'avantage de l'âge, mais l'autre avait toujours eu une force herculéenne.

Dans la lutte, ils appuyèrent sur un bouton qui déclencha une musique. Ses notes douces et puissantes à la fois, ses accords de violon et de piano mêlés dans un cri de désespoir et ses voix si joyeuses qui s'élevèrent dans le bâtiment tirèrent Sophia de sa torpeur. Elle reconnut cette mélodie qu'elle avait entonnée tant de fois.

La jeune femme prit une grande inspiration et récita les paroles tout en les rejoignant. « *Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux ! Un grand pêcheur implore ta clémence.* » Elle n'avait plus besoin des cantiques posés sur les chaises. « *Use en ce jour de ta douceur immense, pour abolir mes crimes odieux.* » Les phrases s'enchaînaient dans sa tête à un rythme cadencé. « *C'est à toi seul de punir mon offense, et si tu veux me punir, en effet, tu paraîtras juste dans ta sentence.* » William commençait à manquer d'air. Elle entendait sa respiration épaisse qui s'accélérait.

Elle attrapa la seringue dans sa poche tout en retirant la protection en plastique et tapota le bout d'un coup de doigt pour que les bulles s'en échappent. De l'air, dont William aurait bien eu besoin à ce moment-là. Sophia ne savait pas pourquoi elle était incapable d'aller plus vite. Elle

avait l'impression d'être dans un film au ralenti ; un de ces Cartoons, les seuls dessins animés qu'elle avait le droit de voir lorsqu'elle était petite.

Elle monta la première des trois marches l'aiguille à la main. William luttait toujours. Deuxième marche. Elle observait le cou des deux hommes. On aurait presque pu voir le sang cogner sous leur peau blanche mal rasée. Troisième marche. Les deux gorges étaient à sa merci. Son geste fut précis.

Il la regarda avec des yeux emplis de déception.

Josh, lundi 3 février 2020

Cher journal,

Aujourd'hui, je me sens un peu mieux qu'hier. Mais je ne crois pas que je serai heureux à nouveau. Maman me manque tellement que j'ai l'impression de manquer d'oxygène quand je respire. J'ai cette boule bizarre dans la poitrine. Parfois, des larmes envahissent mes yeux. Mais ils ont trop pleuré ces derniers temps et je crois que je n'ai plus de réserves. La vie ne sera plus jamais comme avant.

Je fais plus de cauchemars qu'à New York. Grand-père dit que ça va passer et que c'est aussi à cause du changement de maison. La mienne me manque. Ma chambre, le balcon d'où je pouvais voir la Statue de la Liberté, mes jouets et... maman.

J'ai eu tellement peur quand elle est morte ! J'ai entendu le coup de feu. Il m'a réveillé. J'ai mis longtemps à sortir de mon lit parce que j'étais effrayé. Puis j'ai pris tout mon courage et je suis allé voir maman dans sa chambre. Mais ce n'était pas vraiment elle. Le reflet de son visage dans le miroir était différent, ses traits étaient déformés et ses pieds bataillaient à quelques centimètres du sol. Je ne sais pas pourquoi cet homme lui faisait du mal. Il avait agrippé son cou et ne voulait plus la lâcher. J'aurais dû crier, lui dire de la laisser tranquille ! Mais aucun son n'est sorti de ma bouche. C'était comme si j'entendais maman me dire de ne pas prendre de risques pour elle et de m'enfuir. C'est ce que j'ai fait. J'ai toujours obéi à ma mère. Elle disait tout le temps qu'elle ne méritait pas un petit garçon aussi sage. Cette obéissance m'a-t-elle sauvé la vie ou a-t-elle condamné maman ? Le monsieur m'a fait peur. Son visage sévère et sa barbe m'ont fait penser à l'ogre du Petit Poucet. Je ne suis qu'un trouillard.

J'ai couru vers le palier et j'ai tapé de toutes mes forces à la porte de Suzan. Deux autres voisins ont été réveillés avant elle mais elle a fini par m'ouvrir. Je ne l'avais jamais vu en chemise de nuit, les cheveux tout emmêlés et sans maquillage. Cette image m'a fait sourire une seconde, puis, je me suis rappelé que je venais chercher du secours chez elle.

On s'est enfermés à clé et elle a appelé la police. Pourtant, c'était maman la police. À mes yeux, elle était indestructible. Mais comme tous

les super-héros, elle avait ses points faibles. J'étais le sien.

Quand ses collègues sont arrivés, c'était trop tard. Maman ne respirait plus et le méchant était parti.

Je voulais rester avec Suzan. Dans mon cœur, c'est elle le dernier membre de ma famille. Mais la loi en a décidé autrement. Mon grand-père m'a donc accueilli chez lui, à presque quatre mille kilomètres de chez moi. Il m'a dit qu'il était triste pour sa fille mais j'ai du mal à le croire parfois. Il a toujours le visage dur et ne montre rien de ses émotions. Maman m'avait parlé de son enfance, séparée entre grand-père et grand-mère quand elle avait à peu près mon âge. Elle avait choisi de rester avec lui, donc je suppose que j'arriverai à m'y habituer.

Par contre, je ne sais pas si je retrouverai un jour mon chemin dans cette immense maison ! Je n'ai pas encore fini de compter les pièces et de mesurer le jardin. C'est la meilleure base de lancement que je pouvais trouver pour mon drone, le seul de mes jouets que j'ai eu le droit d'emporter parce que c'est le dernier cadeau de maman. Elle venait de me l'offrir à Noël.

Elle pensait que je croyais encore au Père Noël mais je savais depuis trois ans déjà que c'était elle qui garnissait le pied du sapin dès que j'étais endormi. Je lui faisais croire que j'étais encore petit parce que ça lui mettait des paillettes dans les yeux quand on préparait cette fête ensemble. Je ne voulais pas la décevoir en lui avouant que sa supercherie avait assez duré.

Depuis un mois, je suis donc le petit-fils de Charles Norton, producteur de films à Los Angeles. Il est super connu. Il a une casquette avec ses initiales entremêlées et ne la retire jamais. Ce logo s'affiche à l'écran au début de tous ses films. Maman m'avait amené voir le dernier au cinéma il y a quelques mois, tellement j'avais insisté. Mais elle disait que les autres n'étaient pas de mon âge et qu'on aurait bien le temps de les voir ensemble quand je serai plus grand. Elle n'avait pas prévu qu'elle ne me verrait jamais grandir.

Mon grand-père est toujours occupé. Je ne le vois pas beaucoup. C'est avec Natacha, ma nouvelle nounou et monsieur Stuart, mon maître à domicile, que je passe toutes mes journées. Grand-père les a engagés dès que je suis arrivé chez lui. Je les aime bien mais je préférerais Suzan et ma maîtresse à l'école. Natacha ne parle pas bien notre langue. Un jour, elle m'a dit :

— Petit Josh, moi viens de Varsovie. Toi connaître Varsovie ?

— C'est la capitale de la Pologne, ai-je répondu.

- Toi être petit garçon très intelligent !
- J'ai seulement appris toutes les capitales que je pouvais quand j'étais plus petit. J'en connais cent-trois.
- C'est beaucoup ça !
- Il en manque encore quatre-vingt-quatorze... Mais j'y arriverai un jour.

Natacha, si j'étais plus vieux, pourrait être mon amoureux. Elle est jolie et douce. Elle sent bon le caramel. Ses cheveux blonds me rappellent ceux de maman, sauf qu'elle les porte en queue de cheval. Ses yeux verts sont magnifiques. Il ne leur manque qu'un peu de lueur d'intelligence pour être complètement à mon goût. J'aime discuter avec des adultes, mais avec Natacha, j'ai plutôt l'impression d'être face à une adolescente de quinze ans. Elle en a pourtant vingt-trois. Grand-père l'a engagée dans une agence de jeunes filles au pair. Je ne sais pas comment il l'a sélectionnée, mais elle parle français couramment et mon grand-père veut qu'elle me parle ainsi le plus souvent possible. Je la comprends un peu parce que Sophia, l'amie de maman, me parlait parfois dans sa langue maternelle. Mais l'accent en français d'une Polonaise n'est pas du tout le même qu'au Québec ! Je crois que je vais devoir tout reprendre à zéro.

Mon nouveau professeur, lui, dit que j'ai deux ans d'avance sur le programme et qu'il va m'apprendre des choses plus difficiles. Ça me va. Dans ma classe, j'aimais beaucoup ma maîtresse et mes copains mais je m'ennuyais parfois. Je multipliais et divisais depuis longtemps les grands nombres quand on les a appris. Quand on est passionné d'astronomie comme moi, il faut bien pouvoir compter les étoiles ! Je lis des livres de trois-cents pages sans problème depuis mes sept ans. Alors, quand monsieur Stuart m'a appris mes premières équations et m'a demandé de lire Moby Dick, j'ai été le plus heureux des petits garçons tristes. Pendant quelques minutes, au moins, j'oublie un peu mon chagrin.

16H00. Mes leçons viennent de se terminer. Mon maître est rentré chez lui, dans un quartier sûrement moins chic que celui où il travaille.

Après avoir pris mon goûter, j'ai un peu de temps libre et j'aime le passer dans le grand jardin si bien entretenu. Grand-père a un jardinier personnel. Il vient tous les deux jours pour tondre la gigantesque pelouse, tailler les buis et les rosiers ou ratisser les feuilles mortes. Du coup, je n'ai jamais eu un terrain de jeux si joli. Quand mon drone atterrit par mégarde sur un des buissons fleuris, l'employé fronce les sourcils et se dépêche de venir voir les dégâts éventuels. Je m'excuse poliment et il repart vers une autre activité en marmonnant que les enfants ne devraient pas se trouver à

côté de ses chefs-d'œuvre. Il n'est pas commode et m'impressionne beaucoup.

— Colis pour toi, Joshua ! s'écrie Natacha les bras chargés d'un carton de la taille d'une boîte à chaussures.

— Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ? dis-je tout excité en me levant d'un bond à l'arrivée de ma nounou.

Elle secoue la tête en soulevant ses épaules pour me montrer son ignorance. Au moment où j'allais attraper le paquet, Grand-père se précipite vers nous en hurlant et en faisant de grands gestes !

— Non ! Mais vous êtes folle mademoiselle Pietrowski ! Vous voulez mettre la vie de mon petit fils en danger ?

— Pardon monsieur Norton ! Danger ?

En voyant mes yeux effrayés, il se radoucit un peu.

— De qui vient ce colis ? Montrez-moi !

Grand-père attrape précautionneusement le carton dans les mains tremblantes de Natacha. Il déchiffre sur l'étiquette une adresse en espagnol et la ville de Santiago de Cuba.

— Il n'y a pas de nom d'expéditeur et cette adresse cubaine ne me donne pas confiance. On ne l'ouvre pas avant d'avoir fait vérifier son contenu.

Devant la mine étonnée de Natacha, grand-père ajoute :

— La mère du petit, ma fille, a été assassinée chez elle, je vous rappelle ! Le coupable n'a toujours pas été arrêté. Il est hors de question que Joshua ait un quelconque contact avec l'extérieur pour l'instant.

— Comment tu vas faire pour savoir ce qu'il y a dans le carton, Grand-père ?

— Je vais tout de suite appeler un expert en déminage pour voir si ce colis n'est pas piégé. En attendant, il va rester au fond du jardin et je t'interdis d'y toucher !

— Tu crois qu'il peut contenir une bombe ? Pourquoi ?

— Vous êtes trop curieux, jeune homme ! Tu étais présent dans l'appartement quand ta maman est morte. Même si tu n'as rien vu, comme tu l'as dit à la police, l'inspecteur m'a conseillé de faire très attention à toi au cas où le coupable veuille terminer... ce qu'il a commencé.

Je baisse les yeux. Je ne veux pas qu'il comprenne que j'ai menti aux policiers, justement parce que j'avais trop peur que le tueur se venge.

— Allez, rentre te doucher maintenant ! Et vous, mademoiselle Pietrowsky, encore une erreur de ce genre et vous perdez votre place. On est bien d'accord ? rugit-il en pointant un index menaçant.

— Oui, monsieur Norton. Ça arrivera plus.

— Et parlez-lui français, bon dieu ! C'est pour ça que je vous paie !

Natacha et moi rentrons vers la maison. Elle me pousse de sa main pour aller plus vite. Je crois qu'elle a autant peur de mon grand-père que de la bombe éventuelle. Je me retourne et vois le carton être déposé dans le petit abri de jardin. J'y retournerai plus tard. Je ne crois pas à cette théorie. L'assassin n'a pas vu que j'étais au seuil de la chambre. Pourquoi voudrait-il tuer un petit garçon à des milliers de kilomètres de son lieu du crime ?

22H00. Je sors sans bruit de mon lit et emporte avec moi la lampe frontale qui me sert à lire sous les couvertures parfois, ainsi qu'une paire de ciseaux. Après être passé sur la pointe des pieds devant la chambre encore éclairée de Natacha, au même étage que moi, je descends l'escalier en arc de cercle. Sur le mur sont accrochées de nombreuses récompenses et des coupures de journaux encadrées. Les films de mon grand-père ont vraiment du succès ! La gouvernante n'a heureusement pas encore verrouillé la grande porte d'entrée. Je l'ouvre sans difficulté et me glisse dehors. J'ai entendu mon grand-père au téléphone en fin d'après-midi. D'après ce que j'ai compris, les démineurs ne pourront venir que demain matin à l'aube, ce qui me laisse un peu de temps. Il a eu beau leur promettre un gros pourboire, l'entreprise était visiblement trop occupée ailleurs. Tant mieux pour moi.

Je traverse le jardin en courant, espérant que mon grand-père ne sera pas sur le balcon de sa chambre. Normalement, à cette heure-ci, il est plutôt dans son bureau au rez-de-chaussée, de l'autre côté de la maison. Il y reste jusqu'à plus de minuit parfois pour travailler.

J'entre dans la cabane en bois et allume la frontale. Le petit carton est là, posé sur un escabeau. Je le porte à mon oreille. Pas de tic-tac comme dans les films. Mais les minuteurs sont peut-être silencieux de nos jours. Je secoue la boîte, mais je n'entends rien d'autre qu'un bruit sourd de papiers froissés. Prenant mon courage à deux mains, je bataille quelques minutes pour tailler délicatement le scotch marron. J'écarte les deux pans du colis et respire plus profondément en voyant qu'il ne contient que des enveloppes. J'en prends une au hasard. Elle sent une odeur que je connais mais que je n'arrive plus à identifier. Une senteur de fleur. Sur le devant, il y a juste une date, écrite à l'encre noire : *15 octobre 2013*. Je passe la tête par la porte de l'abri. Pas de mouvement dans la maison. Personne n'a dû s'apercevoir de ma courte fugue.

Je m'assois le plus confortablement possible contre un tuyau

d'arrosage enroulé et déchire l'enveloppe.

« 15 octobre 2013, lettre 6

Mon chéri,

Tu as trois ans aujourd'hui. J'aurais tellement aimé être avec toi pour t'aider à souffler tes bougies sur un gâteau multicolore. J'espère que tes nouveaux parents te gâtent suffisamment et que tu es heureux. Quand je t'imagine, tu es souriant et tu pédales sur un petit vélo à roulettes que tu viens tout juste de déballer.

Tu es peut-être si loin de moi ! Ne pas savoir où tu te trouves me perce le cœur mais je suis persuadée que je te reverrai un jour.

En attendant ce moment béni, sois le plus heureux des petits garçons dans ta famille.

Rappelle-toi que je t'aime de tout mon être. Joyeux anniversaire mon ange !

Ta maman Sophia. »

Cette dernière ligne me fait froncer les sourcils. Ce colis m'est adressé, mais ces lettres ne sont visiblement pas pour moi. Ma maman s'appelait Angélique. La date de naissance correspond pourtant. J'en ouvre une autre, beaucoup plus récente.

« 15 octobre 2018, lettre 16

Josh, mon poussin,

Tu as huit ans maintenant et je t'ai enfin rencontré ! Savoir que tu es si heureux avec ta nouvelle maman m'a tellement rassurée ! Elle et moi devenons petit à petit amies, même si je ne peux pas encore lui avouer que tu es mon fils. Te voir a fait exploser mon cœur dans ma poitrine ! Tu es merveilleux, tendre, intelligent et si beau. Depuis toutes ces années, nous étions dans la même ville. Nous étions si proches et si loin à la fois...

Je te souhaite un bel anniversaire mon petit chat. Je vais enfin pouvoir le passer en ta compagnie et te gâter autant que je l'aurais voulu depuis ta naissance.

Je t'aime, ta maman Sophia. »

Sophia ? L'amie de maman s'appelle Sophia. Pourquoi dit-elle qu'elle est ma maman ?

J'entends du bruit ! Je glisse vite la dernière lettre, datée de Noël 2019, sous ma veste de pyjama.

— Il est là ! crie Natacha.

Je sors de l'abri accompagné de ma nounou revêtue d'un peignoir en satin gris. Je la trouve encore plus belle avec ses cheveux détachés. Elle brandit sa lampe torche devant nos pas et nous rejoignons mon grand-père

qui court vers nous sur la pelouse.

— Nom de Dieu, Josh ! me dit-il tout essoufflé. Tu es inconscient ou quoi ?

— C'étaient juste des lettres, Grand-père. Je savais que personne n'allait m'envoyer une bombe.

— Des lettres, pour toi ? De qui viennent-elles ? ajoute-t-il en colère.

— Ce ne sont que des bêtises. Il doit y avoir une erreur. Je rentre me coucher.

Pour une fois, mon grand-père laisse tomber ses principes éducatifs et me dit :

— On en reparlera demain matin, jeune homme. Va dormir. Ramenez-le dans son lit, mademoiselle Pietrowsky et veillez à ce qu'il y reste cette fois-ci !

La mystérieuse enveloppe plaquée sur mon ventre me chatouille la peau tandis que je regagne ma chambre, fier de ma balade nocturne, mais la tête bouillonnante de questions.

Sophia, mardi 4 février 2020

Une chaleur inconnue me submerge. Ce bonheur tout nouveau a un goût que je ne veux plus jamais oublier. Allongés entrelacés sur le sable tiède, William et moi ne bougeons plus, en silence, depuis quelques minutes. Il caresse doucement mes cheveux salés, tout en me serrant très fort contre lui. Je sens son torse contracté sous mon visage. Je suis tellement détendue dans ses bras rassurants que je ne me reconnais plus.

Malgré la douleur d'avoir perdu mon amie et de ne pas être sûre de revoir mon fils un jour, je peux affirmer pour la première fois de ma vie que je suis heureuse. Pas un bonheur de pacotille comme croient ressentir la plupart des gens. Non, un bonheur XXL qui me colle un sourire niais au visage depuis près d'un mois.

Le 11 janvier, j'attendais impatiemment à la terrasse d'un bar à rhum. Malgré la peur d'être recherchée par la police, j'appréciais ma toute nouvelle liberté dans ce pays qui me faisait rêver depuis l'enfance. Il me manquait cependant quelque chose. Deux choses en fait, mais la deuxième est encore tellement inaccessible que je l'ai mise de côté dans un petit coin à l'abri de mon cerveau.

Tout à coup, j'ai entendu mon prénom. Pour la première fois, j'ai trouvé ce mot magnifique dans sa bouche. Je crois que j'ai souri avant même de me retourner sur son beau visage. Il s'est assis et nous avons discuté longtemps, si bien qu'on nous a gentiment mis à la porte quand le bar a fermé cinq heures plus tard. La discussion n'avait rien à voir avec les apitoiements dans lesquels je m'engluais sur le canapé du psy. Ce fut un vrai dialogue, grâce auquel j'ai appris à connaître l'homme de ma vie. Il savait presque tout de moi et je ne savais absolument rien de lui, à part qu'il était capable d'écouter, qu'il aimait Debussy et Socrate, et qu'il avait le sourire le plus ravageur qui puisse exister.

On se connaissait tellement par cœur quand ce fut le moment de partir, que ça m'a semblé tout naturel de le suivre à son hôtel et de m'abandonner dans ses bras.

Cette nouvelle étreinte, sur la plage, m'empêche de penser qu'à plus de deux-mille kilomètres de mon paradis, je suis recherchée par la police

et qu'elle me suspecte certainement d'être impliquée dans le meurtre d'Angie.

— Sophia ? Tu t'es endormie ? dit William en soulevant la tête pour voir mon visage.

Je grogne doucement pour lui montrer qu'il m'a tirée de mes songes.

— Non, je ne dors pas. Mais je rêvais.

— Tu veux rentrer ?

— Rien ne presse. On est si bien.

— Ta tante Noémie ne nous attend pas pour le dîner ?

— Elle sait que je ne rentrerai pas avant d'avoir vu le coucher de soleil, dis-je en me redressant. Ça va commencer, regarde !

William, dégagé de mon poids, s'assoit lui aussi. Ce mouvement contracte ses muscles si bien dessinés sous la peau de son ventre nu. Je lui adresse un sourire gourmand avant de me concentrer sur le magnifique spectacle qui débute pile à l'heure. Le ciel devient orange et des ombres apparaissent sur la plage presque déserte. Dans trois mois, cet endroit sera envahi de touristes. Mais pour l'heure, les lieux nous appartiennent. Je suis comme une gosse devant un spectacle de magie. Les yeux pétillants, je regarde le prestidigitateur faire disparaître le soleil à l'horizon. William me prend la main et me regarde. Il a choisi un autre spectacle.

— C'est devant que ça se passe ! Tu vas tout rater.

— Ce que j'admire est encore plus beau, ne t'inquiète pas. Et puis tout recommencera demain.

Nous rentrons main dans la main sur le petit sentier qui nous ramène vers l'ancienne maison de pêcheurs de ma tante. Les pieds dans les cailloux blancs, la tête dans les nuages, j'admire la vue dégagée sur la Cordillera Septentrional, une des cinq grandes chaînes montagneuses de l'île. Celle-ci est la moins élevée, mais me semble déjà escarpée avec ses cinq-cents mètres de haut. Des effluves marins me chatouillent les narines et je m'abandonne quelques minutes à cette nouvelle atmosphère qui me fascine.

La réalité me revient soudain en tête comme un coup de fouet venant claquer à mes pieds.

— Les papiers seront prêts demain.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux, Sophia ?

C'est la première fois que j'entends dans la voix de William un soupçon de doute. Je comprends qu'il soit tombé amoureux de moi avant de savoir que j'avais un fils, mais jusqu'à présent, je n'avais ressenti que du soutien pour réaliser mon objectif.

- Tu me poses vraiment la question ?
- Je veux être certain que ton bonheur dépend de ce que tu t'apprêtes à faire et que ce n'est pas la culpabilité qui te fait agir.
- Je te rappelle qu'on n'est plus dans ton cabinet de psy, là ! dis-je sur un ton de reproche que je regrette déjà.
- Je le sais bien, Sophia. Je veux seulement que tu sois heureuse et pour ça, il faut que tu sois claire avec tes choix. Tu sais bien que je t'aime et que je t'accompagnerai dans tous tes projets.

Ses paroles me rassurent et j'arrête de marcher pour me blottir contre lui.

- Alors je te le redis. Je veux aller chercher Josh.
- Malgré tous les risques ?
- Malgré tous les risques. Notre plan tient la route.
- Alors, je vous accompagnerai au bout du monde, mademoiselle ! dit-il en embrassant le sommet de ma tête. Viens, rentrons.

William reprend ma main et nous nous remettons en marche.

Le dénivelé arrive à son terme. La vue sur la mer, scintillant au clair de lune en contrebas, est belle à couper le souffle. Je fais quelques clichés d'un geste expert et moins de quinze minutes plus tard, nous nous attablons avec ma tante.

Noémie est la sœur cadette de ma grand-mère. Elle m'a accueillie à bras ouverts le mois dernier et nous avons appris à nous connaître. Elle n'a jamais quitté son île et n'a donc jamais revu ma mère après qu'elle est partie vivre au Canada à six ans. La mort d'Olivia a bouleversé tant de vies.

Ma tante s'amuse une partie du repas à nous distraire grâce à des récits épiques des quatre-cents coups faits par sa sœur et elle. Olivia, son aînée de deux ans, avait l'âme d'une aventurière et se plaisait à entraîner sa frangine plus réservée dans des situations risquées.

— Un jour, nous raconte Noémie avec un fort accent espagnol, ma chère Olivia m'a emmenée au bord du ponton où les pêcheurs se mettent en ligne pour attraper des gorettes bleues. Je devais avoir six ou sept ans. Défiant l'attention d'un des hommes, elle s'est approchée du panier dans lequel reposait sa pêche du jour, une quinzaine de poissons de la taille de ma main. Certains se tortillaient encore cherchant leur respiration. Olivia a noué une ficelle autour des corps visqueux de la dizaine de malchanceux qui avaient rendu l'âme. Puis, sous le regard intrigué du pêcheur, elle vida le reste de la nasse frétilante dans la mer pour délivrer les survivants. Au moment où l'homme en colère s'est levé de son siège en lui lançant des

injures, elle me fit signe de courir et c'est une guirlande de poissons morts qui nous suivit pendant que mes petites jambes m'emportaient le plus loin possible de l'eau. Le spectacle a fait retourner beaucoup de monde sur notre passage !

William et moi rigolons de cette farce enfantine mais téméraire.

— Cela devait ressembler à une voiture de jeunes mariés qui traîne une ribambelle de casseroles, dit mon amoureux en se tenant l'estomac d'avoir trop ri.

Cette vision me coupe le fou-rire et me ramène à la réalité. Me marier avec cet homme sera-t-il possible un jour, moi la fugitive ?

— Dès qu'elle pouvait sauver des animaux, Olivia le faisait, même si elle devait prendre des risques pour ça. Je crois que ta sœur Lucy a hérité d'elle son amour pour nos chers amis les bêtes.

— Sûrement, dis-je sans enthousiasme.

— Tu vas bien Sophia ? s'inquiète tout à coup William.

— Oui, je suis juste un peu fatiguée. On t'aide à débarrasser tante Noémie, puis je pars me coucher.

— Laissez ça les amoureux ! balaie-t-elle d'un revers de main. J'ai tout mon temps.

— Je vous aide au moins à faire la vaisselle ?

— Non William, tu es adorable. Va t'occuper de ta belle.

Tous les deux se sont immédiatement trouvés des atomes crochus. Il dit qu'elle lui rappelle sa maman, avec son hospitalité et sa générosité. Elle trouve que c'est le meilleur garçon dont je pouvais tomber amoureuse. Et vu qu'elle n'a pas eu d'enfant, cette agitation soudaine dans sa vie la fait se sentir plus vivante.

Nous montons l'escalier étroit jusqu'à notre chambre située sous les toits. Noémie a toujours vécu là. À la mort de sa sœur, elle est restée avec ses parents dévastés et a hérité de la maison vingt ans plus tard, après leur décès quasi-simultané. Depuis, elle n'a pas eu beaucoup d'économies pour rénover la vieille maison branlante, mais elle dit que la bicoque lui convient dans cet état, « antique comme elle ».

William me suit de près dans l'escalier en me tenant par les hanches. La petite chambre d'amis qui nous a été attribuée est l'ancienne chambre de ma grand-mère. D'après ma tante, elle est restée en l'état, bien qu'Olivia soit mariée avec mon grand-père depuis sept ans quand elle s'est fait renverser par une voiture. William trouvait ça un peu flippant à notre arrivée et ses réflexes de psychothérapeute sont revenus en m'expliquant que mes arrière-grands-parents et ma tante n'avaient sûrement jamais

réussi à faire leur deuil pour conserver, tel un autel, la pièce dans son jus. Noémie a promis qu'elle avait tout de même changé les draps.

Ne pas faire son deuil. William et moi savons très bien de quoi il s'agit car nous luttons tous les deux à chaque instant pour faire le nôtre. Après la mort de ma mère l'an passé, je dois chaque jour surmonter la peine dévastatrice de ne plus jamais revoir Angie, ma meilleure amie. Mon fils adoré a perdu sa mère adoptive par la même occasion et ça m'opprime de ne pas savoir comment il se remet de cet événement si douloureux. William, quant à lui, se bat tous les jours contre les démons de son passé. Il n'en parle pas souvent pour ne pas me blesser, mais je sais qu'il pense souvent à sa femme et à son fils, morts dans un accident de voiture dont il a été le responsable il y a plus de cinq ans. Je devine sa peine quand je le surprends les yeux dans le vide avant qu'il ne me sente arriver près de lui. Il s'est livré à moi dès notre première nuit. Il a dit qu'il voulait équilibrer notre relation pour qu'elle soit plus saine. Alors je l'ai écouté jusqu'à l'aube. Il a même pleuré dans mes bras. C'est à cet instant que j'ai su.

Cet homme, qui dort à mes côtés chaque nuit depuis près d'un mois, qui m'écoute échafauder mon plan insensé pour récupérer mon fils, qui a tout quitté à New York pour me rejoindre, cet homme est mon âme-sœur. Je me sens incomplète sans lui désormais. J'ai besoin de son soutien, de ses regards troublés de désir, de ses bras protecteurs.

C'est avec cette bulle de bonheur dans le cœur que je me love ce soir dans ses bras rassurants et que je me laisse aller au plaisir.

— Je t'aime, me chuchote-t-il au creux de l'oreille une fois enroulé derrière moi cherchant à reprendre son souffle pour s'endormir.

William, mardi 4 février 2020

Ses cheveux ont des senteurs de jasmin et son corps embaume le muguet. Je pourrais les respirer pendant des heures. Ses boucles brunes coulent en cascade sur son épaule nue. Nos corps s'emboîtent à la perfection, chaque soir, pour nous endormir. Au bout d'un mois, nous avons déjà nos petites habitudes. Toujours sur le flanc gauche, son dos imbriqué dans mon torse, ses fesses collées à mon ventre et nos jambes entrelacées. Sa petite taille me permet de poser mon menton juste au-dessus de sa chevelure odorante. Dans quelques minutes, nous nous endormirons ainsi mêlés, puis dans la nuit, chacun retrouvera son espace dans le lit et sa liberté de mouvements.

Ce soir, le sommeil a du mal à venir. Des bribes de conversation reviennent me hanter. « Faux papiers », « passer la frontière », « contrôles routiers », « hors-la-loi ». Pour l'instant, je ne suis qu'un homme qui a quitté légalement son pays pour rejoindre sa bien-aimée, certes recherchée par la police, mais je n'ai encore rien fait d'interdit. Par amour pour Sophia, je m'apprête à faire entrer aux États-Unis une fugitive et à enlever un enfant. Ce gosse a beau être le sien, aux yeux de la Loi, Sophia et Josh n'ont plus aucun lien. Elle a renoncé à tous ses droits en l'abandonnant, il y a près de dix ans, après avoir été violée. Je n'ose même pas imaginer la souffrance qu'elle a dû endurer. Cet enfoiré a volé l'innocence de Sophia, l'a faite basculer du côté obscur quand elle l'a poignardé et lui a fait endurer l'abandon d'un bébé. Nos cœurs fracassés ont trouvé leur chemin l'un vers l'autre dans la nuit noire.

La première fois que j'ai effleuré le corps de Sophia, j'ai eu l'impression de tromper Martha. Je me sentais coupable de ressentir du désir pour une autre. Pourtant, elle n'est plus là depuis plus de cinq ans. Ma culpabilité dans sa mort et celle de mon petit Ben n'a pas arrangé ce sentiment. Lorsque j'ai finalement lâché prise et me suis abandonné dans les bras de mon nouvel amour, j'ai oublié durant de longues heures délicieuses que j'avais été marié. Un univers parallèle venait de s'ouvrir. Le gouffre temporel me happait et plus rien n'avait plus d'importance que les baisers de ma Sophia.

J'éprouve l'incroyable besoin de la protéger. Martha était beaucoup moins fragile. Elle n'avait vécu qu'une vie facile, entourée par des parents aimants et un frère jumeau protecteur. Jolie fille dès l'enfance, élève studieuse, amie adulée, la seule souffrance dans sa vie avait été de perdre sa grand-mère le mois précédent la naissance de Ben. Martha n'avait pas vraiment besoin de moi. On s'aimait et se soutenait tout en gardant notre autonomie.

Avec Sophia, c'est tout autre chose. C'est une cabossée de la vie. Elle a des plaies sur tout le corps et l'esprit. Je lui deviens donc plus essentiel, son équilibre dépendant de moi à l'heure actuelle. Il dépend également de Josh.

Depuis qu'elle m'a exposé son plan pour le récupérer, des doutes m'assaillent. Entrer illégalement aux États-Unis, cachée dans le coffre de ma voiture, est un risque énorme, un risque insensé. Et puis prendre Josh à son grand-père maternel n'aura rien de simple.

Il vit dans une forteresse paradisiaque. J'ai vu les photos aériennes de la propriété sur Google. Une demeure disproportionnée de 500 m² plantée au milieu d'un terrain de six hectares. La folie des grandeurs a envahi monsieur Norton il y a quinze ans, après avoir reçu pas moins de quatre Oscar pour son film *L'ange de poussière*. Avant cela, sa fille Angélique et lui vivaient dans une maison cossue mais aux dimensions plus réalistes.

Vais-je trouver le courage de basculer de l'autre côté de la légalité en devenant son complice ?

J'entends la respiration régulière de Sophia qui m'indique qu'elle s'est endormie. Son ventre sur lequel repose ma main droite se soulève à un rythme de métronome. Si elle n'était pas recherchée par la police pour le meurtre vieux de dix ans d'Alain Beaumont au Canada, ainsi que pour sa possible implication dans le crime non résolu de son amie Angélique Norton, Sophia aurait pu remuer ciel et terre pour avoir à nouveau la garde de son fils. La mère adoptive étant morte, la mère biologique a peut-être la possibilité de se manifester à nouveau ? Je ne pense pas que Charles Norton tienne à tout prix à élever son petit-fils mais pour sa fierté et en hommage à sa fille, il se battrait sûrement en justice pour lui. Vu sa fortune et son influence, il aurait été facile de parier sur le gagnant d'un tel procès. La voie illégale est donc certainement la seule qu'il reste à ma douce. Mais elle ne sait même pas si ce petit garçon voudra vivre avec elle. Les lettres envoyées ne régleront pas tout. Lui sont-elles au moins parvenues ?

Le bureau de poste de l'aéroport cubain dans lequel je suis allé les envoyer ne m'a pas semblé fiable. Mes notions d'espagnol n'étant pas infaillibles, j'ai eu du mal à faire comprendre au guichetier que je ne souhaitais pas mettre de nom d'expéditeur sur le carton. N'ayant jamais visité ce beau pays, je m'étais accordé deux jours pour réfléchir à cette situation. Mais la nuit passée seul à me morfondre dans mon petit hôtel de Santiago, sans pouvoir prendre le risque d'appeler Sophia, m'a fait prendre conscience du besoin fusionnel qui nous unit à présent. Je n'avais presque pas fermé l'œil et c'est l'esprit embrumé que j'avais englouti un plat de Picadillo et de l'ananas farci avant de reprendre le voyage vers Puerto Plata.

Je repense à ma pauvre Annie que j'ai congédié sans grandes explications du jour au lendemain. Je lui ai rédigé une lettre de recommandation dithyrambique avec laquelle elle retrouvera rapidement, je l'espère, un poste de secrétaire médicale ou d'assistante. Ses larmes m'ont fendu le cœur, mais je devais absolument en recoller les morceaux en rejoignant Sophia. Je n'ai pas trop su si c'était le fait de perdre sa place ou de me perdre moi qui l'a rendue si triste. Peut-être les deux à la fois.

Je n'ai pas rendu le local que je louais depuis six ans, rénové en parfait cabinet de psychothérapie à la fois tendance et classique. Je n'ai pu m'y résoudre car ce serait renoncer définitivement à ma vie passée. J'avais signé un bail pour cet endroit quelques mois avant la naissance de Ben, après avoir ratissé de nombreux quartiers de New York en compagnie de Martha. Son ventre commençait à s'arrondir mais elle tenait à me donner son avis sur ce choix important. Dès que son école primaire était fermée, nous allions donc main dans la main visiter des immeubles et des hangars désaffectés à la recherche de la perle rare. Ce fut au bout de trois semaines, un matin frisquet de mai, que Martha et moi eûmes un coup de cœur pour un appartement sur Orchard Street dans le Lower East Side.

— *La Rue du Verger* ? Tes patients ne pourront que se sentir réconfortés avec ce nom, s'était enthousiasmée ma femme en refermant la lourde porte en chêne qui menait dans une cour pavée.

Ses yeux pétillants avaient fini de me convaincre et je m'étais installé quelques jours plus tard à l'étage où se trouvait déjà un chirurgien-dentiste et une naturopathe. L'entrée avait besoin d'être rénovée et mon bureau n'était pas encore tout à fait à mon image mais j'étais le plus heureux des hommes cette année-là. Je commençais une carrière prometteuse, j'étais marié depuis moins d'un an à mon amour de jeunesse et mon fils était arrivé au cœur de l'été. Un bébé minuscule et

fripé qui avait retourné notre univers. Chaque nuit, quand Martha faisait glisser ce petit être hurlant dans notre lit pour le rassasier et que je me levais ensuite pour lui changer sa couche odorante, je me demandais si nous avions bien fait d'avoir un enfant si tôt, pendant le lancement de mon cabinet. Mais dès que mon adorable chérubin me lançait son sourire dévastateur, que ses gazouillis venaient chatouiller mes oreilles ou qu'il s'abandonnait totalement sur mon épaule après l'avoir bercé, je me disais que c'était l'acte le plus merveilleux que des humains puissent faire sur cette Terre. En cours de psychologie, j'avais étudié quelques années plus tôt que l'attachement des Hommes et de leurs enfants sont dus à des hormones mais aussi au sourire, source d'émotions que seule l'espèce humaine utilise. Mon petit ange savait utiliser ce don à merveille.

Un an plus tard, à l'âge où mon petit Ben avait à peine commencé à marcher et à dire « papa », les seuls pleurs qui me réveillaient la nuit étaient les miens. Ma culpabilité et mon chagrin me faisaient aussi mal que si on m'arrachait des lambeaux de peau. Je hurlais dans mon sommeil et me réveillais en sueur, un poids sur la poitrine.

Sophia se tourne et me tire de mes cauchemars. Nous nous retrouvons face à face, tous les deux en chien de fusil. Le clair de lune filtre à travers le vieux volet ajouré, ce qui me permet d'apprécier la douceur des courbes de son visage. Sa peau lisse est ambrée, de longs cils recouvrent ses yeux endormis, un petit nez court mènent à ses lèvres charnues que j'ai soudain très envie d'embrasser. J'hésite un moment pour ne pas la réveiller mais emporté par mon désir, je finis par m'approcher et y dépose un baiser chaste. Elle frémit et pousse un petit grognement. Je recommence en m'attardant un peu plus et en me collant davantage à son corps. Le mien se raidit immédiatement à ce contact. Sophia entrouvre la bouche et me rend mes baisers. Ses yeux sont toujours fermés. Est-elle réveillée ? Je la fais basculer sur le dos et m'étends au-dessus d'elle en lui écartant les poignets de part et d'autre de sa chevelure sombre. Son étreinte se réveille et devient plus volontaire. Le lit émet des grincements stridents qui, je l'espère, ne réveillent pas chaque nuit notre hôte.

— Ne m'abandonne jamais, William, me murmure-t-elle à l'oreille juste après nos ébats.

— Je reste près de toi mon amour, dors tranquille.

Étonnamment, mes dernières paroles ne me convainquent pas complètement. Même si j'ai pris la décision définitive d'accompagner Sophia dans sa quête, malgré les risques, je ne peux pas lui assurer que tout se passera bien et que nous ne serons jamais séparés. Qui le pourrait ?

Philippe, mardi 4 février 2020

« *Des bras inertes...* »

L'allée est à nouveau envahie de poudreuse. Je vais devoir ressortir la grosse pelle rouge du garage pour déneiger. En attendant, je me gare dans la rue et éteins les phares. Mélina m'accueille comme un prince. Depuis quelques temps, ses élans amoureux se sont amplifiés. À peine arrivé sur le perron, voilà qu'elle me saute au cou.

— Mon Philou ! Tu m'as manqué.

— Je ne suis parti que depuis ce matin, dis-je d'un ton plus sec que je n'aurais voulu. Rentre, tu vas attraper la mort.

Mélina ne porte qu'une tunique mauve qui met ses seins en valeur. La quarantaine qu'elle vient de franchir ne lui a pas enlevé son charme. Son nez raide est le seul défaut que je peux trouver sur son visage harmonieux. Sa chevelure flamboyante est ce qui a toujours attiré mon regard, dès qu'Alain m'a présenté sa femme il y a déjà vingt ans.

Je me rappelle ce jour d'été comme si c'était hier. Notre nouveau chef venait d'être élu lors d'un vote très serré qui avait demandé plusieurs tours. Son jeune âge, vingt-cinq ans à l'époque, avait failli le disqualifier face à deux autres prétendants de quinze ans ses aînés. Mais le charisme qui émanait de ce nouvel arrivant dans notre bourgade l'avait finalement fait gagner le cœur de la Congrégation. Comme la tradition l'exige, les deux perdants avaient dû quitter la ville et tenter de convaincre d'autres âmes plus loin. Ce système évite les rivalités dues au ressentiment d'avoir été évincé.

Cet été 2000 avait été torride et c'est le dos trempé de sueur, qu'en revenant de l'aciérie, j'avais fait la connaissance de Mélina.

Cinq ans plus jeune que lui, elle venait tout juste de franchir sa vingtième année. En passant devant la maison qui était devenue la leur depuis quelques jours seulement, des cartons jonchaient encore le sol de l'entrée, Alain Beaumont m'avait fait un signe de la main, m'invitant à entrer boire une limonade fraîche que Mélina venait de préparer.

— Vous direz à votre femme de se joindre à nous la prochaine fois.

Madeleine, c'est bien ça ?

— Oui, Mady pour les intimes. Je le lui dirai. Elle sera comblée.

J'avais tout de suite apprécié ce couple très accueillant. Lui savait comment maintenir son auditoire attentif. Elle ne faisait qu'écouter. On voyait qu'ils ne s'étaient pas mutuellement choisis, comme le veut la tradition de la Communauté du Pardon, mais désormais, elle faisait tout pour que leur union fonctionne à la perfection.

Alain me raconta comment ils étaient arrivés dans la région, quittant l'Ouest du pays pour se rapprocher de la famille de Mélina. Lui n'en avait plus. Il leur avait tourné le dos quand ils avaient refusé de comprendre sa foi. Alain n'avait donc que dix-huit ans quand il avait rejoint la Communauté dans la section de Vancouver, grimpant rapidement les échelons. Quatre ans plus tard, il avait fait la connaissance de Mélina, jeune fille de dix-sept ans venue intégrer la faculté de médecine. Elle ne parlait pas correctement anglais au départ et Alain faisait l'effort de s'adresser à elle en québécois. De fil en aiguille, lors des lettres de leur fille et des messages des responsables de la Communauté, les parents de Mélina avaient fini par apprendre l'existence d'Alain. Cette jeune personne de plus en plus influente dans la Congrégation, prometteuse et intelligente, leur avait tellement plu qu'ils avaient programmé le mariage avec leur fille. Une fois l'époux choisi, Mélina n'avait plus son mot à dire. Alain, n'ayant pas de parents dans la Communauté, aurait pu poser son veto, mais la jeune fille rousse, timide et cultivée lui avait déjà tapé dans l'œil. Cet arrangement n'était donc pas pour lui déplaire.

— Tu es obligé de partir demain mon Philou ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire que ce soit demain ou un autre jour ?

Mélina baisse les yeux en signe de soumission.

— C'est juste que... le sous-sol n'est pas tout à fait prêt...

— Tu auras dix jours pour terminer en mon absence.

— C'est si long ! Comment je vais faire sans toi ?

— Je ne peux pas faire autrement Lina. J'ai quasiment cinq jours de route à l'aller et pareil pour le retour.

— Et si quelque chose se passe mal, comment je le saurais ?

— Tout va bien se passer ! Ne commence pas à m'apporter la poisse ! C'est qu'un gosse, je vais m'en sortir.

Tout en discutant, je me suis vautré dans le canapé après avoir retiré mes chaussures de travail. J'ai posé au dernier moment deux semaines de congé que mon chef n'a pas pu me refuser vu l'exemplarité de ma carrière. Je zappe machinalement de chaîne en chaîne, les pieds sur la

table basse. Cette deuxième maison me permet davantage de me détendre après le boulot. Celle où j'ai vécu avec ma femme et mes trois filles me met mal à l'aise maintenant que Mady est morte. Faudrait que je me décide à la vendre mais elle renferme quand même des tonnes de souvenirs. J'y ai vu grandir mes enfants. Mes enfants... Qu'est-ce qu'il m'en reste désormais ?

Mélina s'affaire en cuisine pour satisfaire mon estomac exigeant pendant que je regarde quelques minutes une chaîne animalière qui explique le mode de vie des pandas roux. J'écoute d'une seule oreille. L'autre partie de mon cerveau revoit le plan que je vais mettre à exécution dès demain. De la route, beaucoup de route d'abord. Des motels chaque nuit. Le retour sera plus compliqué avec ce qu'il y aura dans le coffre.

— Le repas est prêt Philou ! crie ma nouvelle compagne depuis la cuisine. Tu veux un plateau-télé ?

— Non, j'arrive, dis-je en me relevant sans vivacité. Ça sent bon !

— Bœuf bourguignon ! lance Mélina dans un grand sourire en désignant la préparation fumante de mon assiette.

— Tu ne manges pas avec moi ?

— J'ai un peu mal à l'estomac ce soir, fait-elle dans une grimace en se caressant le ventre. Et puis, tu sais que moi, la viande rouge...

— Assieds-toi quand même, dis-je brusquement sans même la plaindre. On doit discuter de mon retour.

Mélina retire son tablier blanc parsemé de taches sombres et tire la chaise face à la mienne.

— J'ai dit à l'hôpital que je prenais mes congés du 15 au 22. J'aurais donc une semaine pour m'occuper du petit à ton retour.

— Il n'ont pas posé de questions ?

— Non, j'ai dit qu'on partait skier.

Mélina est infirmière de bloc à l'Hôtel-Dieu de Sorel. Après sa première année échouée de médecine à Vancouver, elle a finalement opté pour ce métier plus simple d'accès. Elle passe ses journées enfermée sous la lumière artificielle et le visage recouvert d'un masque, tandis que je les passe au grand air. Sa peau blafarde reste donc blanche, constellée de minuscules taches de rousseur sur les ailes du nez.

— C'est délicieux ! Tu t'es encore surpassée !

Elle frémit de plaisir et ses pommettes se colorent légèrement.

— On va peut-être te demander où je suis pendant dix jours. Tu répondras que je suis allé voir Agathe à Paris. C'est une bonne excuse, surtout que je parle de ce projet depuis un bon bout de temps au boulot.

- Comment va-t-elle d'ailleurs ? Toujours pas de bébé ?
- Non, la dernière fois que je l'ai eu au téléphone, elle m'a fait comprendre qu'ils allaient y renoncer... Quatorze ans qu'ils essaient !
- Je suis désolée que tu n'aies jamais eu la joie d'être grand-père...
- Y a les gosses de Lucy...
- Deux bâtards ! Ça ne compte pas vraiment, non ?

Même si je n'ose pas lui avouer, ça m'attriste de ne pas voir Charly et Éden. Lucy m'en a montré une photo la dernière fois qu'elle est venue et son regard triste m'a un peu touché. Mais c'est contraire à nos lois. En épousant son Gary sans mon accord, elle a définitivement fait une croix sur notre Communauté et mon affection. C'est Mady qui a été la plus bouleversée de nous deux. Perdre une autre de ses filles, je suis sûr que ça a déclenché son cancer.

- Non... ça ne compte pas, dis-je tristement.

On sonne à la porte. Mélina va ouvrir pendant que j'épluche une pomme.

- Quand on parle du loup ! dit-elle en revenant dans la cuisine, suivie par ma cadette. Je vous laisse...

Elle s'éclipse lors des rares visites de Lucy. Elle sait que c'est interdit de la voir et que j'enfreins la règle pour ne pas me sentir abandonné par toute ma famille.

Avant son décès, Mady avait souhaité la revoir, ne plus lui tourner le dos. Son mariage et la naissance de ses enfants, c'était quand même trop nous demander. On a donc toujours vu Lucy seule, pendant de courtes visites sur lesquelles plane une ambiance des plus glaciales.

- Lulu, comment tu vas ? dis-je m'essuyant les mains à un torchon. Je ne me lève pas pour l'embrasser. Elle sait que je ne la serre pas dans mes bras depuis des années.

- Je vais bien papa, je sais qu'il est tard mais j'étais dans le coin, dit-elle sans s'asseoir.

- Qu'est-ce que tu faisais à Sorel ?

- J'étais à vingt minutes d'ici. J'ai dû intervenir en urgence sur la mise-bas difficile de deux veaux.

Je constate en effet qu'elle porte sa tenue de vétérinaire. Dans sa blouse kaki et son treillis immonde, elle semble encore plus grosse.

- Deux d'un coup ? dis-je en faisant semblant de m'intéresser, tout en croquant dans un quartier juteux.

- Oui, c'est très rare. Une naissance sur deux-cents. La vache a eu besoin

d'un coup de main.

— C'est le cas de le dire ! Tu les as lavées d'ailleurs ?

— Papa ! Tu me prends pour qui ? Et puis j'ai des gants qui remontent jusqu'aux coudes et une combinaison intégrale. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas un seul poil sur les vêtements que je porte.

— Et tout cet attirail, tu en aurais un propre dans ta voiture ?

— Euh... non, je n'en avais qu'un. Je l'ai directement jeté à la ferme. Pourquoi ?

— Oh, comme ça. Je me dis que ça pourrait servir un jour où je fais des travaux par exemple.

— Ah, je t'en apporterai un de Gary la prochaine fois. Ce sera plus ta taille.

À l'annonce de ce nom, je me raidis et souhaite écourter la conversation.

— Je suis navré Lulu mais je dois me lever tôt demain.

— Je vais vous laisser tranquilles. J'étais juste venue t'annoncer de vive voix que je suis enceinte.

C'est pour ça que je la trouvais plus ronde. Oh la poisse ! Un troisième bâtard et Agathe qui ne réussit pas à avoir un bébé...

— Déjà ? je réussis seulement à dire. La dernière n'a qu'un an, non ?

— Éden a treize mois. Ce n'était pas prévu si tôt mais on est ravis Gary et moi.

Je ne trouve rien d'intéressant à dire. Alors je préfère me taire.

— Bon, je vais y aller, finit-elle pas dire voyant que je ne lui offre même pas un verre d'eau. À bientôt, papa.

— Au revoir Lulu, merci d'être passée.

Jusqu'au dernier moment, je crois que ma fille a espéré un geste ou une parole affectueuse de ma part. Mais, même si une partie de moi avait envie de se lever pour la prendre dans mes bras, pour lui souhaiter le meilleur avec son nouvel enfant, j'en ai été incapable.

La porte se referme sans que je n'aie bougé de ma chaise. Mélina revient aussitôt près de moi, comme si elle avait tout écouté derrière la cloison et avait guetté le départ tant espéré de cette intruse.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue moche, non ?

— Arrête Mélina. Tu n'es pas obligée d'être mauvaise.

— Bon, pour parler d'autre chose. Faut que tu sois en forme pour aller chercher ce gosse à Los Angeles demain. Va prendre ta douche. Je vais ranger la cuisine et je te rejoins.

— Tu as raison. Ce petit est tout de même le fils d'Alain, tu te rends

compte ! On va l'élever au rang qu'il mérite, dis-je avec excitation.

Cette idée me donne du réconfort après la visite ratée de Lucy. Je me décrasse sous la douche et Mélina vient me rejoindre dans les draps qu'elle a partagé autrefois avec son mari. C'est un tel privilège de pouvoir m'enfoncer en elle. Ce corps qu'il a touché est comme une relique sacrée. Je m'abandonne au plaisir pour la dernière fois avant mon départ, demain à l'aube.